

UN VRAI DENTISTE

On vient d'enterrer, dans une petite combe de l'Angleterre, un vieux dentiste qui a passé cinquante ans de son existence à arracher les molaires de ses concitoyens, qu'ils n'avaient jamais su d'ailleurs, soigner autrement que par ce procédé radical.

Dans son testament, il a demandé l'idée vraiment bizarre, qu'on enterrât avec lui toutes les dents qu'il avait extraites durant sa vie. Ses exécuteurs testamentaires ont pieusement accompli ses vœux, et dans son cercueil, ils ont fait placer les trente mille dents que le défunt avait extirpées de ses clients au cours de sa longue carrière.

Trente mille dents ! pense-t-on ? De quoi monter près de cent cinquante ratelier complets !

Le Calendrier Gregorien

Une des conséquences des bons rapports qui existent entre la France et la Russie sera probablement de hâter l'unification du calendrier. Déjà sur l'initiative de patriarche de Calicut, chef religieux et politicien des Arméniens catholiques, il a été, dans un synode réuni, au mois de juin 1890, admis en principe, à l'unanimité, que tous les diocèses arméniens catholiques adopteraient le calendrier grégorien.

Trois diocèses l'ont déjà adopté à partir du 7 janvier de cette année et le 7 janvier, en raison de la différence de 12 jours, est devenu pour eux, le 19 janvier.

En outre, des communions chrétiennes gardent encore l'ancien calendrier Julien. Or, ces communions se trouvent en désaccord avec le concile de Nicee, pour les prescriptions du calendrier les Orientaux professent pourtant une grande vénération.

Il y a donc lieu d'espérer, pour un avenir peu éloigné, l'adoption par tout l'Orient du calendrier grégorien.

Quelle est la principale propriété de la chaleur, de l'air et de l'eau ? R. C'est de dilater les corps.

Et quelle est celle du froid ? R. C'est de les contracter.

Un exemple, si l'on vous plaît. R. Les jours sont plus longs en été et plus courts en hiver.

Très bien, reprend l'examinateur ! Mais la loi n'est pas générale, puisque vos oreilles, comme celles de l'aigle, ne subissent ni dilatation ni contraction.

Logique d'invogue : — Vous avez tort, père François, de boire autant, car tend les jambes peu solides. — C'est pas ça mon gars ; j'ai bu. Voilà la vérité.

Un anglais, après un accident de chemin de fer : — Ah ! quel malheur, je ne pouvais trouver qu'une moitié de mon domestique, et justement les clés sont dans l'autre moitié !

R. U. Interested

in the fact that Alberton contains a Jewelry Store ? T'is a fact and W. J. Crockett keeps it.

WATCHES & JEWELRY

a nicely selected stock, sold on their merits at reasonable prices.

WATCHES REPAIRED not botched, and guaranteed, and done when promised, and done cheap.

What more can you ask ?

W. J. Crockett.

A. POIRIER,

Marchand de Marchandises Sèches, Epicerie, Quincailleries, Chaussures, Farine, Thé, Tabac, etc.

Depuis que j'ai ouvert mon nouveau magasin, je suis dans une position de satisfaire le public mieux que jamais.

Produits de toutes sortes pris en échange pour marchandises. J'ai aussi dans mon magasin un Téléphone pour la commodité du public.

ST. LOUIS, I. P. E. No 9 93

Ripans Tabules relieve nausea. Ripans Tabules cure jaundice.

LES ALIMENTS QUI PEUVENT ETRE SUBSTITUEES A L'AVOINE DANS LE REGIME DES CHEVAUX

Il ne faut pas songer à remplacer totalement l'avoine dans le régime et l'entre-ten des chevaux. De même, il ne faut que de l'avoine aux chevaux de selle et de voiture qui font un service actif et rapide. Mais pour les chevaux de travail et les poulains âgés, l'avoine peut être très bien remplacée en partie plus ou moins considérable par d'autres aliments.

Le maïs (à l'Inde) vient en première ligne comme aliment capable de remplacer économiquement l'avoine dans la ration des chevaux.

De nombreux entrepreneurs, possédant une grande quantité de chevaux emploient depuis longtemps le maïs comme aliment. Ils s'en sont bien trouvés et ont réalisé d'importantes économies, en remplaçant par du maïs le tiers et même le quart de la ration d'avoine.

Des expériences directes, de même que beaucoup de données pratiques, ont montré que dans tous les cas où les chevaux font leur service au pas, la ration d'avoine peut être entièrement remplacée par du maïs, et qu'elle peut l'être partiellement quand ils font un service régulier au trot. Les forts chevaux de labour et de travail, qui ne fonctionnent le plus souvent qu'au pas, se conservent mieux en chair avec le régime au maïs, tout en fournissant le même travail qu'avec le régime à l'avoine.

Il y a, en outre, été observé que le cheval, nourri au maïs, travaille d'une façon plus continue et plus tranquille qu'il se repose mieux lors des arrêts et ainsi se conserve mieux que le cheval ne recevant que de l'avoine.

Le maïs agit donc en calmant le tempérament du cheval, ce qui mérite une attention chez les jeunes chevaux ardents. Les Sociétés de tramway n'administrent plus, depuis longtemps, que de l'avoine à leurs chevaux, mais elles remplacent celle-ci en grande partie par du maïs et d'autres aliments concentrés.

LA MORT DU BON DIEU

Une curieuse histoire dans la Revue des traditions populaires ; Il était une fois à Pédilic, en Bretagne, une bonne femme qui avait un fils en âge de faire sa première communion, et elle l'envoyait tous les dimanches au catéchisme.

Un dimanche, M. le recteur lui demanda : Quel jour le bon Dieu est-il mort ? Et ce qu'il est mort ? répondit le petit garçon ; je n'avais seulement pas entendu dire qu'il fut malade.

Mon garçon, dit le recteur, tu peux te retirer ; tu peux te retirer ; tu ne feras pas ta première communion cette année.

Le petit garçon s'en alla en pleurant et, quand il arriva près de chez lui, il n'osait respirer. Sa mère, qui le voyait tourner autour de la maison lui dit :

Mais tu as bien pleuré, mon pauvre Chéou ? [A Pédilic, on appelle Chéou tous ceux qui se nomment François.]

Oui, répondit-il, M. le recteur m'a dit que je ne ferais pas ma première communion.

Pourquoi donc, mon pauvre Chéou ? Parce que je ne savais pas que le bon Dieu était mort ; tu aurais dû me le dire.

Mort ! vraiment, je n'en savais rien non plus.

Et à l'instant elle se rendit au presbytère.

C'est comme cela, monsieur le recteur, dit elle, que vous avez dit à mon gars Chéou qu'il ne ferait pas de communion ! Depuis qu'il est chez nous il ne fait qu'en braire.

Quel Chéou ? demanda le recteur. C'est Chéou Herjé.

Mais, reprit le recteur, il est aussi par trop ignorant, votre garçon, je lui ai demandé quel jour le bon Dieu était mort, et il m'a répondu qu'il ne savait pas qu'il eût été malade.

— Ni moi non plus, dit la bonne femme, je n'en savais rien. Nous de nous sommes pas aussi au courant des nouvelles que vous, qui habitez les bourgs et lisez les journaux.

Abonnez-vous

L'IMPARTIAL.

Les Etats-Unis et le Nord-Ouest.

Deux fermiers américains, résidant autrefois à Pullman, Etat de Washington, mais maintenant établis à Hay Lake, Territoire du Nord-Ouest Canadien, ont répondu ainsi à ceux qui leur demandaient dernièrement pourquoi ils préféraient le Canada aux Etats-Unis : "Au Canada les taxes sont moins fortes. Les taxes sont très hautes de l'autre côté des lignes ; nous les trouvons excessives à Pullman, ou nous demeurions, et les gens des autres Etats disent la même chose. Les cultivateurs y sont taxés sur tout ce qu'ils possèdent, y compris la récolte fraîchement coupée ; ils sont taxés sur les maisons, les granges, les clôtures, les instruments aratoires, les bestiaux, les chevaux, les moutons, surtout. L'assesseur et le collecteur vous montre une liste longue comme le bras des buts qu'on se propose par la taxation, mais vous n'en recevez jamais de bénéfice tangible. Nous savons seulement que le fermier paie annuellement entre \$75 à \$125 de taxes directes sur un quart de section de terre, et en 20 ans ça fait une petite fortune. Tandis qu'ici dans le Nord-Ouest Canadien il n'y a pas de taxe à payer à moins que nous appartenions à un district scolaire, et en pareil cas nous nous taxons nous-mêmes juste ce qu'il faut pour l'école. De \$5 à \$8 par quart de section, annuellement, en addition à l'octroi du gouvernement, suffisent pour entretenir les écoles si nous ne batissons pas d'écoles dispendieuses, et c'est à nous à décider cela. L'octroi du gouvernement fédéral aux instituteurs est très généreux, plus que partout ailleurs dans le monde, croyons-nous. Il n'y a pas d'autre taxe ici. Les chemins et les ponts sont faits par le gouvernement du Nord-Ouest, les chemins de fer sont bâtis avec l'aide du gouvernement fédéral, de manière que des taxes spéciales ne sont point imposées sur la localité. Si un pareil état de choses existait quelque part aux Etats-Unis, la population là se croirait dans le paradis !

Le petit garçon s'en alla en pleurant et, quand il arriva près de chez lui, il n'osait respirer. Sa mère, qui le voyait tourner autour de la maison lui dit :

Mais tu as bien pleuré, mon pauvre Chéou ? [A Pédilic, on appelle Chéou tous ceux qui se nomment François.]

Oui, répondit-il, M. le recteur m'a dit que je ne ferais pas ma première communion.

Pourquoi donc, mon pauvre Chéou ? Parce que je ne savais pas que le bon Dieu était mort ; tu aurais dû me le dire.

Mort ! vraiment, je n'en savais rien non plus.

Et à l'instant elle se rendit au presbytère.

C'est comme cela, monsieur le recteur, dit elle, que vous avez dit à mon gars Chéou qu'il ne ferait pas de communion ! Depuis qu'il est chez nous il ne fait qu'en braire.

Quel Chéou ? demanda le recteur. C'est Chéou Herjé.

Mais, reprit le recteur, il est aussi par trop ignorant, votre garçon, je lui ai demandé quel jour le bon Dieu était mort, et il m'a répondu qu'il ne savait pas qu'il eût été malade.

— Ni moi non plus, dit la bonne femme, je n'en savais rien. Nous de nous sommes pas aussi au courant des nouvelles que vous, qui habitez les bourgs et lisez les journaux.

Abonnez-vous

L'IMPARTIAL.

FEUILLETON.

UN JOYEUX NOEL.

Marie Leister n'était pas jolie, mais charmante et intéressante, d'un caractère calme, posé, d'une douce gaieté. Comme elle ne brillait ni par la beauté, ni par l'esprit, quiconque ne la voyait qu'en passant pouvait ne pas la remarquer, ou la trouver sans attrait ; mais ceux qui connaissaient l'élevation de ses principes, son exactitude à remplir ses devoirs, l'aimaient comme elle méritait d'être aimée.

Que la bibliothèque de M. Austin parût confortable en ce moment ! Oh ! le bon feu que celui devant lequel est étendu un gros chat fainéant, et sur lequel bout une bouilloire brillante comme de l'argent. Le bon déjeuner ! — que la nappe semble blanche, même en dépit de la neige qui ordinairement jaunit tout ! — Et mieux que tout cela encore quelle heureuse réunion ! — Que de visages satisfaits, joyeux, reconnaissants, aimants sont rassemblés là ! Quelle est la pièce qui dans de telles conditions, ne paraît pas confortable.

— Papa, dit tout à coup Agnès à son père plongé dans la lecture de son journal — chose si importante pour la plupart des hommes — Papa, cher papa ! — Pas de réponse. — cher papa continua-t-elle, je ne vous laisserai pas lire une ligne de plus tant que vous ne m'aurez pas répondu ; et en disant ces mots, elle courrait de ses mains la partie du journal sur laquelle les yeux de son père étaient fixés.

— Comment peut-tu t'imaginer s'écria Marie en souriant, que tes petites mains empêcheront M. Austin à continuer sa lecture ? Il trouvera toujours moyen de lire, je t'assure.

— Au moins l'ai-je forcé à lever les yeux, répliqua Agnès tandis que M. Austin regardait au-dessus de ses lunettes le visage souriant de sa fille bien-aimée. — Maintenant dites-moi, je vous en prie, cher papa, ajouta-t-elle, croyez-vous que ce soit un véritable ours ?

— Eh ! qu'entends-tu par ces paroles ? de qui parles-tu ? — De M. Pringle.

— Lui, — un ours, ma chérie ? Il faut bien espérer que non, dans l'intérêt de tous, et particulièrement dans le tien, car alors, ma petite sœur, il ne ferait de toi qu'une bouchée.

— Voyons, papa, ne plaisantez pas en feignant de ne pas me comprendre. — Je veux dire est-ce un homme brusque, grognon, désagréable.

— Ma chère petite fille, comment veux-tu que je le sache ? je ne l'ai jamais vu. C'est un ami de ta mère ; c'est donc près d'elle qu'il faut te renseigner ; c'est elle qui a dirigé les affaires que nous avons eues à démêler avec lui ; et c'est à elle que nous devons l'augmentation agréable de notre famille.

Et M. Austin frappa affectueusement sur l'épaule de Marie.

— Ah ! c'est singulier ! j'ignorais cela. A qui ressemblait-il, maman ? me feras-t-il peur ?

— J'espère que non, mon enfant ; son extérieur n'a rien de bien effrayant, et je crois qu'un peu de prévenance et d'amabilité adouciraient beaucoup ses manières un peu brusques. Un chagrin très-vif a empoisonné sa vie, et pour lui la bonté et le bonheur ne sont que des mots.

Donc, chère Agnès, poursuivit son père, il est de notre devoir à tous, tâcher de le détromper, et de lui prouver que la bonté n'est pas une chimère, et que s'il ne nous est pas accordé de jouir en cet vie d'un bonheur parfait, les efforts que nous tentons pour devenir bons, et répandre le bonheur autour de nous, sont toujours récompensés d'un succès plus ou moins complet. Tu crois en la bonté, tu crois au bonheur, n'est-ce pas Marie ? ajouta-t-il avec un sourire significatif.

Marie rangea, puis elle ajouta en riant ;

— Oui, je crois que vous êtes bon, et que, moi, je suis heureuse.

— Précisément. Et tu ne connais d'autre personne douée de bonté que ton vieux tuteur ?

Un coup de sonnette à la porte cochlère annonça un visiteur.

— Le voilà ! s'écria Agnès en s'élançant de sa chaise.

— Qui ? Frank ? demanda Marie en tressaillant.

— Non, non, chère Marie c'est ton oncle, répondit Agnès, M. Austin éclata de rire.

— Fi ! que cela est laid, Agnès. Pourquoi faire tressaillir les gens pour les désappointer ensuite ? Dans tous les cas, tu t'es trompée, à moins que l'oncle de Marie ne nous arrive sous la forme d'un gros paquet, ajouta-t-il comme le domestique entra, un paquet à la main.

— Pour Mlle Leister.

— Pour Marie ? — De quelle part ? Quel plaisir ! Vite, dépêche-toi de couper la ficelle.

Mais Marie, les joues en feu, défaisait tranquillement les nœuds et au moment où la patience d'Agnès était tout à fait à bout, elle tira de son enveloppe de papier un pupitre fort élégant.

— Voilà de jolies étrennes, dit M. Austin, il ne nous reste plus qu'à savoir le nom du donateur ; si tu emportais dans ta chambre ce charmant pupitre, tu le visiterais en détail et tu y trouverais sans doute une petite lettre qui nous l'apprendrait.

— Cette lettre, je l'ai déjà reçue par le premier courrier, répondit Marie à voix basse, et avec un sourire de profonde satisfaction.

— Oh ! en ce cas nous ne ferons pas des questions. Et toi, Mlle Agnès la curieuse, laisse là le cadeau de Marie, et cours vite l'approprier pour te rendre à l'église, ou tu arriveras en retard. Il faut que Marie reste au logis, ajouta-t-il, pour recevoir son oncle.

Agnès revint bientôt, enveloppée de fourrures, au milieu desquelles son visage apparaissait comme une fleur cachée dans un massif de feuillage, et la famille partit laissant Marie attendre son oncle, non sans une certaine crainte nerveuse. Dix minutes s'étaient à peine écoulées depuis le départ des Austin, lorsqu'on l'appela au salon pour recevoir M. Pringle.

— Oh ! — comment allez-vous ? C'est donc vous qui êtes Marie Leister ?

Oui, cher oncle, Ah ! Vous ne ressemblez pas le moins du monde à votre mère à votre âge, elle était très-jolie femme. Où sont les autres ?

A l'église.

A l'église ? Oui ! Par un temps pareil, il y a de quoi attraper la fièvre intermittente. Voilà des siècles que je ne suis allé à l'église.

Je m'en doutais bien, se dit tout bas Marie. Mon cher oncle ajouta-t-elle à haute voix, madame Austin a ordonné qu'on vous serve de suite ce que vous pourriez désirer.

En ce cas, je demande l'été, Oh ! quant à l'été, reprit Marie en souriant avec douceur, tout en aidant son oncle à se débarrasser de sa grosse redingote de voyage, c'est une chose impossible ; cependant, à l'aide de feux splendides, nous tâcherons de vous faire croire à la belle saison, et aussi par notre chaleureux accueil.

Bast ! Donnez-moi quelque chose à manger.

Marie soupira ; on apporta le déjeuner dont elle fit les honneurs avec une grâce et une aisance parfaites. Cette pièce si confortable, le charme qu'on ressent toujours dans la société d'une femme bien élevée, chose inconnue à Peter Pringle, semblaient l'adoucir peu à peu. On le vit se baisser et caresser le chat, au lieu de l'envoyer au loin d'un coup de pied ; et quand l'animal se relevant s'étendit, rôda autour de ses jambes, finalement sauta sur ses genoux, il eut l'air presque content.

Tiens ! que le bon Dieu me bénisse ! s'écria-t-il, voilà la première fois que je vois un chat agir avec moi de la sorte. Que me veut-il donc ?

Rien ne peut surpasser l'accueil que Pringle reçut de chacun des membres de la famille Austin à leur retour de l'église. Installé au milieu d'eux dans leur meilleur fauteuil, jamais il ne s'était senti autant à son aise. Songea-t-il à la pauvre vieille Marthe seule dans sa triste maison ? Non ; hélas ! non ! Il n'était pas homme à se rappeler des absents, quand lui se trouvait bien. La journée s'écoula avec une rapidité inouïe pour le vieux garçon, et à cinq heures arrivèrent les con-

vives du dîner : la sœur de Mme Austin avec son mari et ses trois enfants, le père et la mère de M. Austin ; M. Wentworth et l'instituteur, M. Jones, que M. Austin ne manquait jamais d'inviter. Hélas ! malheureusement pour la tranquillité de son cœur, M. Jones n'avait que trop souvent fréquenté la maison hospitalière de M. Austin, et lorsqu'il se mettait à écrire ses dictées, des sonnets coulaient involontairement de sa plume ; son papier bavard retracait partout la même image ; son pupitre et son tiroir étaient remplis de fleurs fanées de bouts de rubans, de petits papiers. C'était chose amusante à voir que le soin avec lequel Agnès se plaçait dans les coins les plus extraordinaires du parloir plutôt que de s'asseoir auprès de lui ; que son impertinente indifférence, que sa manière de lui répondre à haute voix lorsqu'il lui murmurait à l'oreille, que l'espèce de frayeur avec laquelle elle plaçait sa main mignonne dans la sienne pour l'en retirer aussitôt.

Pauvre petite ! peut-on s'étonner qu'elle ne l'aime pas ? C'est un homme de taille élevée, aux manières étranges, d'une physiologie insignifiante. Mais qui ne comprendrait son affection à lui ? Agnès n'est-elle pas la plus ravissante des jeunes filles ?

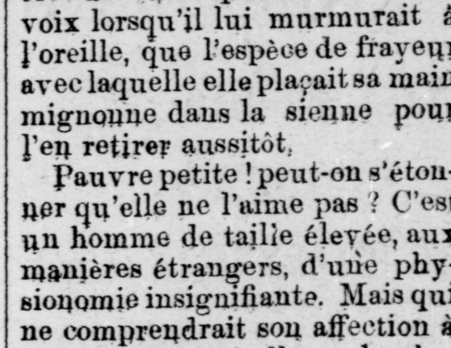
Avec cette inconscience naturelle au cœur humain, plus elle lui montrait d'indifférence, plus son affection semblait augmenter ; et ses étranges petits yeux bruns ne quittaient pas d'un instant la forme séduisante de l'espérance et jeune beauté.

Les yeux de Frank Wentworth n'étaient pas moins bien occupés sous le toit hospitalier, car il avait donné son cœur à la douce Marie Leister qui, en ce moment, tremblait de peur que quelque parole imprudente ne vint révéler à son oncle l'état des choses avant que M. Austin l'en eût prévenu. Personne ne mettait en doute qu'il donnerait son consentement, mais chacun comprenait qu'il fallait parler le plus tôt possible au chatouilleux vieillard. Enfin M. Austin l'attira hors du salon et leur tête-à-tête parut fort long et fort alarmant. Lorsqu'ils rentrèrent, Marie interrogea leurs visages avec inquiétude, Peter Pringle avait exactement la même physionomie qu'auparavant ; mais Marie crut apercevoir sur le visage de M. Austin une expression tant soit peu soucieuse et triste ; toutefois elle voulut se persuader qu'elle se trompait, et passant son bras sous celui de Frank, elle leva vers lui un regard si confiant et si affectueux qu'il pressa ce bras tendrement, et qu'ils oublièrent bientôt que quel qu'un pouvait s'opposer à leur union.

à continuer.

FIRST PRIZE!

My Wellington Boots took FIRST PRIZE at the P. COUNTY Exhibition.



Our Goods are UNEXCELLED.

Harnesses, Boots and Shoes, at CUT PRICES

J. Albert BRENNAN, Tignish, P. E. Island,

STANDARD FASHION CATALOG

now ready for Fall and Winter of 1892. 100 pages—over 1,000 elegant illustrations. Mail Free, for only 25 cents. STANDARD FASHION CO., 122 West 14th Street, New York.